



Herman Melville
Redburn
Vareuse-Blanche

Œuvres, II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PHILIPPE JAWORSKI
AVEC LA COLLABORATION DE MICHEL IMBERT,
HERSHEL PARKER ET JOSEPH URBAS

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

HERMAN MELVILLE

Redburn
Vareuse-Blanche

Œuvres, II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PHILIPPE JAWORSKI,
AVEC LA COLLABORATION DE MICHEL IMBERT,
HERSHEL PARKER ET JOSEPH URBAS

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2004,
pour l'ensemble de l'appareil critique.
Les mentions particulières de copyright figurent
au verso des pages de faux titre.

d'une importance considérable, car ce retour sur son enfance et sa jeunesse provoque un mûrissement psychologique rapide et intense qui s'étendra sur les deux années qui suivent.

Juin-juillet : Pendant tout le temps que dure la rédaction de *Redburn*, les journaux et magazines publient des recensions courtes mais élogieuses de la nouvelle édition de *Taïpi* publiée par Harper, et des comptes rendus plus substantiels, souvent méprisants de *Mardi* (à l'exception des chapitres d'ouverture).

8 juillet : La presse fait état de l'arrestation de celui qu'on surnomme « l'escroc à la confiance ». Le terme *Confidence Man*, forgé par les journalistes, est censé exprimer l'ingéniosité du filou, qui demandait à sa victime de lui donner une montre ou tout autre objet en signe ou gage de confiance. Melville prend bonne note de cette information sensationnelle, et continue à écrire.

18 août : Le titre complet de *Redburn* (« Sa première croisière. Confessions et souvenirs d'un fils de famille engagé comme mousse dans la marine marchande »), à paraître chez Harper, est déposé auprès du bureau des droits d'auteur du district sud de New York. Le livre est dédié à celui qui l'a inspiré : « À mon jeune frère, Thomas Melville, présentement marin sur un navire à destination de la Chine. »

Août-septembre : Melville écrit *Vareuse-Blanche* (*White-Jacket*), fondé sur son année de service dans la marine de guerre américaine (août 1843-octobre 1844). Un ami prétend qu'il a rédigé le livre « en une vingtaine de séances ». Cela n'est pas impossible, mais alors il faut imaginer que Melville consacre deux jours à organiser les chapitres qu'il va rédiger et à choisir, parmi sa douzaine d'ouvrages de référence, ceux qu'il va mettre à profit, et un troisième jour à écrire d'arache-pied. — Pendant la composition de *Vareuse-Blanche*, la presse continue à publier des notes critiques flatteuses sur *Taïpi* de Harper et des articles généralement hostiles sur *Mardi*.

13 septembre : Harper & Brothers accepte de publier *Vareuse-Blanche*.

Début de l'automne : Melville acquiert l'ouvrage de Henry Trumbull, *Life and Remarkable Adventures of Israel R. Potter* (Providence, 1824). Il s'agit de l'histoire d'un soldat et marin du Rhode Island, qui, lors de la Révolution américaine, est fait prisonnier par les Anglais et vit pendant des décennies à Londres, sans pouvoir rentrer dans sa patrie.

Avant le 10 octobre, Helen Melville, la sœur aînée de l'écrivain, fait une copie du premier brouillon d'une préface à *Vareuse-Blanche*¹ : « Cet ouvrage a pour objet de donner une idée de ce qu'est la vie à bord d'un navire de guerre. [...] Le volume est plus descriptif que narratif. »

1. On peut lire la version définitive de cette préface, publiée en tête de la première édition anglaise (1849), p. 325.

Avril : Les recensions de *Vareuse-Blanche* dans la presse américaine sont presque toutes élogieuses. Elles voisinent parfois avec des comptes rendus d'un nouveau roman qui fait sensation, *La Lettre écarlate* de Hawthorne. *Redburn* continue à susciter des articles courtois.

10 avril : Le *Post* de Boston accuse l'auteur de *Vareuse-Blanche* de déloyauté à l'égard de l'autorité maritime et dénonce ses sentiments exagérément démocratiques.

11 avril : À Boston, au cours d'un rassemblement contre la peine du fouet, dont les vedettes sont Horace Greeley et Henry Ward Beecher¹, le « simple matelot » (comme on l'appelait) qui a pris la tête de la croisade contre la flagellation, Watson G. Haynes, commence son intervention par une « chaleureuse invitation » à lire *Vareuse-Blanche*, « le plus véridique tableau qui soit de la vie » à bord d'un navire de guerre.

12 avril : À Louviers (Delaware), le commodore Samuel F. Du Pont lit *Vareuse-Blanche* et tâche d'imaginer le meilleur moyen de riposter à la critique qui est faite de la marine américaine et des châtimens corporels qu'elle inflige à ses équipages.

29 avril : Pour étoffer la partie documentaire de son livre sur la pêche de la baleine, Melville emprunte à la bibliothèque de la New York Society les deux volumes de l'ouvrage de William Scoresby, *Relation des régions arctiques, avec une histoire et une description de la pêche de la baleine dans les eaux septentrionales* (1820).

1^{er} mai : Après presque trois mois de travail frénétique sur son livre consacré à la baleine, Melville, dans une lettre à Richard Henry Dana, le décrit comme « à moitié achevé »². L'été précédent, il avait écrit un livre et demi durant ce laps de temps.

27 juin : Melville propose un nouveau livre à Bentley : « Vers la fin de l'automne prochain, j'aurai terminé un nouvel ouvrage ; et je vous écris à présent pour vous proposer de le publier en Angleterre. » Il le décrit comme « un roman d'aventures fondé sur certaines légendes fantastiques qui circulent dans les pêcheries de baleines du Sud, et illustré par l'expérience personnelle de l'auteur, durant deux ans et davantage, comme harponneur »³.

HERSHEL PARKER.

(Traduction de Philippe Jaworski.)

1. Horace Greeley (1811-1872), fondateur et rédacteur en chef du *New Yorker* et du *New York Tribune*. — Henry Ward Beecher (1813-1887), pasteur presbytérien, ardent militant de la cause abolitionniste et du droit de vote des femmes.

2. Voir *D'où viens-tu, Hawthorne ?*, p. 97-100.

3. *Ibid.* p. 100.

REDBURN

SA PREMIÈRE CROISIÈRE

*Confessions et souvenirs d'un fils de famille
engagé comme mousse dans la marine marchande*

*Ce livre est dédié à mon jeune frère
Thomas Melville¹, présentement marin sur
un navire à destination de la Chine.*

REDBURN

Traduction par Philippe Jaworski.

© *Éditions Gallimard*, 2004.

CHAPITRE I

Comment le goût de la mer vint à Wellingborough et se développa en lui

« Wellingborough, puisque tu pars en mer, pourquoi n'emportes-tu pas ma veste de chasse ? C'est exactement ce qu'il te faut. Prends-la donc, cela t'évitera d'en acheter une autre. Regarde, elle est bien chaude ; elle a de belles et longues basques, de solides boutons de corne et quantité de poches. »

C'est ainsi que, dans sa candeur et sa bonté, s'exprimait mon frère aîné¹, la veille de mon départ pour le port d'embarquement.

« Et puis, Wellingborough, ajouta-t-il, puisque nous sommes tous deux à court d'argent, qu'il te faut un équipement et que je n'en ai pas à te donner, tu pourrais aussi emporter mon fusil de chasse et le vendre à New York pour le prix qu'on t'en offrira... Mais si ! Prends-le, il ne me sert plus à présent, je ne peux plus me fournir en poudre. »

Je n'étais qu'un gamin alors. Quelque temps auparavant, ma mère avait quitté New York pour s'installer dans un joli village sur les bords du fleuve Hudson², où nous vivions dans une petite maison, très paisiblement. D'amères déceptions dans divers projets que j'avais formés pour ma vie à venir et la nécessité de faire quelque chose pour subvenir à mes besoins, s'ajoutant à une propension naturelle au vagabondage³, conspirèrent à me faire prendre la mer en qualité de marin.

Des mois durant, je m'étais absorbé dans la lecture de vieux journaux new-yorkais, parcourant avec délice les longues colonnes des annonces maritimes qui avaient toutes, pour

moi, un charme étrange et romanesque. Je dévorais, sans me lasser, des nouvelles semblables à celle-ci :

« À DESTINATION DE BRÊME

« Le brick *Leda*, doublé et cloué en cuivre, dont la cargaison est presque complète, fera voile pour le port susnommé le mardi 20 mai.

« Pour le fret ou le passage, s'adresser à bord, à Coenties Slip¹. »

Pour ma jeune imagination de terrien, chaque mot d'un avis de cette sorte éveillait des mondes de rêveries.

Un brick ! Ce seul mot suggérait un bateau noir, battu par les flots, avec un haut et confortable bastingage, une mâture et des vergues à l'allure crâne.

Doublé et cloué en cuivre ! Voilà qui sentait, ô combien, l'eau salée ! Comme ces vaisseaux devaient être différents des sloops de bois à un mât, peints en vert et en blanc, qui montaient et descendaient le fleuve devant notre maison.

Dont la cargaison est presque complète ! Nouvelle prodigieuse, qui suscitait également des images de ballots moisis et de caisses de soieries et de satins, et m'emplissait de mépris pour les vulgaires chargements de foin et de bois de charpente que le commerce fluvial m'avait rendus familiers.

Fera voile le mardi 20 mai ! Et le journal portait la date du cinq de ce mois ! Quinze jours entiers à l'avance ! Songez-y ! Ce devait être une importante croisière pour que le moment de l'appareillage fût fixé si longtemps à l'avance. Les sloops de l'Hudson ne publiaient pas de tels avis.

Pour le fret ou le passage, s'adresser à bord ! Imaginez-vous montant à bord d'un brick doublé et cloué en cuivre, et achetant une traversée pour Brême ! Et qui donc pouvait vouloir s'embarquer pour Brême ? Rien que des étrangers, sans doute, des hommes au teint sombre, portant des favoris d'un noir de jais, et qui parlaient le français.

Coenties Slip. Quantité d'autres bricks et d'innombrables navires devaient être mouillés là. Coenties Slip devait se trouver à proximité de rangées d'entrepôts à l'air sinistre, avec des portes et des volets de fer tout rouillés, des toits de tuiles, de vieilles ancres et des câbles-chaînes entassés sur le passage. Il devait y avoir aussi, dans ces parages, nombre de cafés à l'ancienne mode, fréquentés par des capitaines au

visage basané, qui allaient et venaient en fumant le cigare et en parlant de La Havane, de Londres et de Calcutta.

Toutes ces miennes imaginations étaient merveilleusement étayées par certains vagues souvenirs de quais, d'entrepôts et de navires au mouillage, dont j'avais fait provision pendant une résidence dans une ville portuaire alors que j'étais tout petit enfant¹.

Je me rappelais en particulier m'être trouvé sur l'embarcadère aux côtés de mon père au moment où un gros bâtiment mettait sous voiles et doublait l'extrémité de la jetée. Je me rappelais le *ho hisse, ho !* des matelots dont on ne voyait que les bérêts de laine au-dessus du haut bastingage. Je me rappelais que je songeais à leur traversée du grand océan, et que ce navire, précisément, et ces marins qui étaient alors si près de moi, seraient bel et bien en Europe un peu plus tard.

À ces réminiscences s'ajoutait le fait que mon père, aujourd'hui mort, avait plusieurs fois traversé l'Atlantique pour son négoce, car il était importateur² dans Broad Street. Et les soirs d'hiver, à New York, au coin de l'inoubliable feu de houille dans la demeure de Greenwich Street, il nous racontait, à mon frère et à moi, les vagues monstrueuses de l'océan, hautes comme des montagnes, et les mâts qui pliaient comme des rameaux, et nous décrivait en détail Le Havre et Liverpool, et son ascension de la coupole de Saint-Paul³ à Londres. Et de fait, durant ma prime jeunesse, mes idées de la mer furent presque toutes associées à la terre — mais à de belles terres anciennes, couvertes de cathédrales et d'églises moussues, de rues sans trottoirs, longues, étroites et sinueuses, bordées de maisons étranges. Je m'efforçais en particulier d'imaginer à quoi pouvaient ressembler ces lieux les jours de pluie et les samedis après-midi, me demandant si ces pays avaient vraiment des jours de pluie et des samedis comme nous, et si les garçons là-bas allaient à l'école, étudiaient la géographie, portaient eux aussi leur col de chemise rabattu et noué avec un ruban noir, et si leur papa les autorisait à mettre des bottes au lieu de ces chaussures que je détestais, car les bottes vous donnaient un air viril.

Avec les années, mon imagination prit un essor plus hardi ; je m'absorbais souvent dans de longs rêves de croisières et de voyages exotiques, et songeais au plaisir que j'aurais de pouvoir parler de contrées lointaines et barbares, au respect et à l'admiration que je susciterais si je venais tout juste de rentrer des côtes d'Afrique ou de la Nouvelle-

Zélande, à l'air sombre et romantique qu'auraient mes joues basanées, et aux vêtements étrangers que je rapporterais à la maison — des vêtements faits de tissus riches et taillés comme pour un prince, dont je m'habillerais pour déambuler dans les rues, faisant se retourner sur mon passage les garçons d'épicier. Car je me rappelais fort bien de quel œil j'avais moi-même dévisagé un homme que ma tante, un dimanche à l'église, m'avait désigné comme étant celui-là même qui était allé en Arabie Pétrée¹ où il avait vécu d'étranges aventures, que j'avais d'ailleurs lues dans le livre qu'il avait écrit, un livre d'aspect fort aride avec sa couverture jaune pâle.

« Regarde comme il a de gros yeux, murmura ma tante. Ils sont devenus si gros parce qu'un jour dans le désert, alors qu'il était presque mort de faim, il a aperçu un dattier chargé de fruits mûrs. »

Là-dessus, je l'avais fixé avec une telle intensité qu'il me sembla bien que ses yeux étaient vraiment d'une grosseur extraordinaire et lui sortaient de la tête comme ceux d'un homard. Mes propres yeux durent sûrement augmenter de volume durant tout le temps que je le dévisageai. Une fois le service terminé, je voulus que ma tante m'emmène à la suite du voyageur jusque chez lui. Mais elle dit que les gendarmes nous arrêteraient si nous faisons cela, de sorte que je n'ai jamais revu ce merveilleux voyageur d'Arabie. Longtemps, cependant, il me hanta ; plusieurs fois, j'ai rêvé de lui et croyais que ses grands yeux étaient devenus encore plus gros et plus ronds ; et j'eus, un jour, une vision du dattier.

Avec le temps, mes pensées s'attachèrent de plus en plus aux choses étrangères, et je cherchais de mille et une manières à satisfaire mes goûts. Nous avions à la maison quelques meubles en provenance d'Europe. Je ne me lassais pas de les examiner, en me demandant où poussait leur bois, si les ouvriers qui les avaient fabriqués vivaient encore et ce qu'ils pouvaient bien faire à présent.

Nous possédions aussi des peintures à l'huile et des gravures anciennes rares, achetées à Paris par mon père lui-même, qui ornaient la salle à manger.

Deux d'entre elles étaient des marines. L'une représentait un bateau de pêche corpulent et fuligineux, avec trois personnages barbus en bonnet rouge, le bas du pantalon retroussé, qui halaient une seine. On voyait, dans un coin, une côte d'allure très française, surmontée d'un phare gris,

en ruine. Les vagues étaient d'un brun de pain grillé, et le tableau tout entier avait un aspect velouté et vieillot. Je pensais qu'une bouchée de cette peinture pourrait être fort délectable.

L'autre tableau montrait trois bâtiments de guerre français d'autrefois avec, à la poupe et à la proue, de hauts châteaux pareils à des pagodes, comme on en rencontre chez Froissart¹, et de douillettes petites tourelles à la pomme des mâts, pleines d'une foule de silhouettes minuscules qui tenaient dans leurs mains quelque chose d'indéfinissable. Les trois vaisseaux voguaient sur une mer d'un bleu éclatant — un bleu de ciel sicilien ; ils donnaient de la bande en faisant un angle terrifiant, et devaient filer à une très grande vitesse, car l'écume blanche qui rejaillissait de l'étrave formait comme une tempête de neige.

Nous avions également deux grands cartons français, verts, contenant des gravures en couleurs, que j'étais incapable de soulever à cet âge. Tous les samedis, mes frères et sœurs allaient les tirer du coin où ils étaient rangés, les étalaient sur le sol et les contemplaient avec un plaisir toujours renouvelé.

Il y en avait de toutes sortes. Des images de Versailles avec ses mascarades, ses salons, ses fontaines, ses cours et ses jardins dont les longues allées d'épais feuillage étaient découpées en portes, fenêtres et pinacles fantastiques. D'autres représentaient des scènes champêtres avec des ciex magnifiques, des vaches pensives, les pattes dans l'eau jusqu'au genou, des pâtres et, au loin, des chaumières à demi cachées sous les pampres et les plantes grimpantes.

D'autres encore étaient des planches d'histoire naturelle montrant des rhinocéros, des éléphants, des tigres tachetés ; surtout, il y avait une gravure d'une baleine énorme, grosse comme un navire, le corps hérissé de harpons, avec trois chaloupes qui la pourchassaient aussi vite qu'elles pouvaient.

Et puis dans le vestibule se trouvait une grande bibliothèque — vieux meuble de couleur brune, de la taille d'une maisonnette. Elle comportait une sorte de sous-sol pourvu de larges portes qui fermaient à clef ; plus haut, des portes vitrées laissaient voir de longues rangées de livres anciens qui avaient été imprimés à Paris, Londres et Leipzig. Elle abritait une belle collection reliée du *Spectator*² en six gros volumes au dos doré ; et j'ai souvent laissé mon regard s'attarder sur le mot « *London* » de la page de titre. Il y avait

également un exemplaire de D'Alembert¹ en français, et j'imaginai avec ravissement le grand homme que je deviendrais si, en voyageant à l'étranger, j'étais un jour capable de lire, sans rencontrer le moindre obstacle, ce livre qui était une énigme pour toute la maisonnée à l'exception de mon père, que j'aimais tant entendre parler français, ce qu'il faisait avec un domestique que nous avions.

Ce domestique, lui aussi, ne laissait pas de m'étonner car, en réponse à mes questions insistantes et incroyables, il m'assurait inlassablement qu'il était vraiment né à Paris, ce que je ne pus jamais croire tout à fait, car il paraissait bien difficile de comprendre qu'un homme né dans un pays étranger pouvait maintenant se trouver sous le même toit que moi, dans notre maison, en Amérique.

Au fil des ans, cet intérêt constant pour les choses exotiques fit naître en moi le vague sentiment prophétique que j'étais destiné à être, un jour ou l'autre, un grand voyageur ; et, de même que mon père avait coutume de converser avec des messieurs étrangers devant un verre de vin après le dîner, je raconterais, moi, plus tard, mes propres aventures à un auditoire avide. Et je ne doute pas que ce pressentiment fut, en partie, à l'origine de mes vagabondages ultérieurs.

Mais ce qui, plus que toute autre chose, peut-être, transmuta mes rêveries et mes désirs indéfinis en une volonté bien arrêtée de chercher fortune en mer, c'est un navire de verre de vieille facture, long de dix-huit pouces environ et fabriqué en France, que mon père avait rapporté de Hambourg trente ans plus tôt pour l'offrir à un mien grand-oncle, le sénateur Wellingborough², membre du Congrès lorsqu'il mourut à l'époque de la vieille Constitution³, et dont j'ai l'honneur de porter le nom. À la mort du sénateur, le navire fut rendu à celui qui en avait fait présent.

Conservé dans une vitrine rectangulaire que l'une de mes sœurs époussetait chaque matin, il était posé, dans un coin du salon, sur une petite table à thé hollandaise à pieds de griffon. Ce navire, après avoir fait l'admiration des visiteurs de mon père dans la capitale, devint un objet d'émerveillement et de plaisir pour tous les habitants du village où nous résidions à présent, et beaucoup venaient voir ma mère sans autre raison que de le contempler. Et il méritait amplement les longs regards de curiosité qu'ils lui accordaient.

En premier lieu, chacune de ses parties était de verre, ce qui était déjà une grande merveille parce que les mâts, les

vergues et les cordages imitaient exactement les pièces d'un vrai vaisseau qui vogue sur les flots. Il portait une double rangée de canons noirs sur ses deux ponts ; et, souvent, j'essayais de glisser un œil par les sabords pour voir ce qu'il y avait d'autre à l'intérieur ; mais les ouvertures étaient si minuscules, et si grande l'obscurité dedans, que je n'y découvrais rien, ou presque. Pourtant, quand j'étais tout petit, je ne doutais pas que si je parvenais une fois à défoncer la coque et à mettre tout ce verre en morceaux, je tomberais infailliblement sur quelque merveilleux trésor, peut-être quelques-unes de ces guinées d'or dont, d'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu le besoin. J'éprouvais fréquemment un désir insane de détruire le navire, la vitrine, tout, afin de me livrer au pillage. Et un jour que j'avais évoqué cette éventualité devant mes sœurs, celles-ci se précipitèrent vers ma mère en poussant de grands cris. Après quoi le navire fut installé quelque temps sur la tablette de la cheminée, hors de ma portée, en attendant que je recouvre la raison.

Je ne sais comment expliquer ce bref accès de folie, sinon par la lecture que j'avais faite de l'histoire du navire du capitaine Kidd¹, qui gisait quelque part au fond de l'Hudson non loin des Highlands, avec des coffres remplis d'or qu'un groupe de plongeurs tentait d'arracher de la cale, ce que personne n'avait songé à faire auparavant bien que l'épave fût là depuis bientôt cent ans.

Sans parler des hauts mâts, des vergues et du gréement de ce fameux navire — labyrinthe de verre filé où j'étais en imagination jusqu'à être saisi de vertige à la pomme du grand mât —, je ne mentionnerai que les gens qui se trouvaient à son bord. Eux aussi étaient tous en verre, les plus beaux petits marins de verre qu'on eût jamais vus, portant des chapeaux et des chaussures comme des êtres de chair, et de curieuses vareuses bleues froncées dans le bas. Quatre ou cinq de ces marins étaient de fort agiles petits bonshommes qui montaient dans les agrès à grandes enjambées, sans pourtant jamais s'élever d'un pouce, je puis le jurer, entre le premier et le dernier jour de l'année.

Un autre matelot était assis à califourchon sur la bôme, les bras au-dessus de la tête, mais je n'ai jamais pu découvrir le sens de ce geste ; un second était perché dans la hune de misaine avec une glène de verre sur l'épaule ; le coq, une hache de verre dans les mains, fendait du bois près de

l'écoutille avant ; le steward, en tablier de verre, se hâtait vers la cabine avec une assiette sur laquelle était posé un pudding de verre ; un chien de verre, la gueule rouge, aboyait après lui, tandis que le capitaine coiffé d'une casquette de verre fumait un cigare de verre sur le gaillard d'arrière. Il était penché au bastingage et portait une main à sa tête ; peut-être qu'il ne se sentait pas bien, car il avait les prunelles vitreuses...

Ce curieux navire s'appelait *La Reine*, et son nom était peint sur sa poupe où quiconque pouvait le lire, parmi une foule de dauphins et d'hippocampes de verre taillés là en une sorte de demi-cercle.

Et cette reine était bien la maîtresse incontestée d'une mer verte et vitreuse, dont certaines vagues se brisaient sur sa proue avec — je vous l'assure — une vraie fureur. Plus d'une fois, je me suis résigné à la voir sombrer corps et biens d'un instant à l'autre, jusqu'à ce que, ayant grandi, je compris qu'elle ne courait pas le moindre danger.

Au cours des années, une bonne quantité de poussière et de substance floconneuse pareille à un duvet avait fini par s'infiltrer aux angles de la vitrine où le navire était placé, de sorte que la mer entière se trouvait recouverte d'une légère pellicule de blanc, ce qui ne laissait pas de rehausser l'effet d'ensemble, car on eût dit que c'était là l'écume bouillonnante soulevée par le terrible coup de vent contre lequel la brave reine se battait.

J'en ai terminé avec *La Reine*. Nous l'avons toujours à la maison, mais nombre de ses espars et cordages de verre sont aujourd'hui tristement endommagés et rompus. Mais je refuse qu'on la fasse réparer. Sa figure de proue, un vaillant guerrier en chapeau à cornes, s'enfonce la tête la première dans le creux d'une vague épouvantable sous l'étrave — mais je refuse qu'on le remette sur ses pieds tant que je ne serai pas sur les miens, car il existe entre lui et moi une sympathie secrète, et mes sœurs me racontent aujourd'hui encore qu'il est tombé de son perchoir le jour même où j'ai quitté la maison pour prendre la mer et effectuer *ma première croisière*.

CHAPITRE II

Redburn quitte son foyer

C'est le cœur gros et les larmes aux yeux que ma pauvre mère me fit ses adieux. Peut-être pensait-elle que j'étais un garçon dévoyé et têtu, et peut-être l'étais-je, en effet ; mais alors, c'étaient un monde dur et des temps difficiles qui m'avaient fait tel. J'avais appris à penser, et à penser d'amères pensées, de bonne heure. Tous les rêves de gloire d'une jeunesse conquérante m'avaient déserté, et j'étais, à cet âge tendre, aussi dépourvu d'ambition qu'un homme de soixante ans.

Oui, je vais prendre la mer, abandonner mes gentils oncles et tantes, et mes bienveillants protecteurs ; je ne laisserai derrière moi d'autres cœurs gros que ceux de mes proches, et n'emporterai que celui qui bat douloureusement dans ma poitrine. Froid, aigre comme décembre, cinglant comme sa bise — ainsi me paraissait le monde alors. Il n'est pire misanthrope qu'un gamin déçu. Et tel j'étais : les coups de fouet de l'adversité avaient brisé les ardeurs de mon âme. Mais amères, ces pensées le sont encore aujourd'hui, car elles n'ont pas entièrement disparu. Et comme elles doivent être assez désagréables au lecteur, j'en finis avec ce sujet et reprends mon histoire.

« Oui, je vous écrirai, chère mère, dès que je le pourrai », murmurai-je, tandis qu'elle m'enjoignait pour la centième fois de ne pas manquer de la prévenir quand je serais bien arrivé à New York.

« À présent, Mary, Martha, et toi, Jane, embrassez-moi toutes, chères sœurs¹, et je m'en vais. Je serai de retour dans quatre mois. Ce sera l'automne alors, et nous irons cueillir des noisettes dans les bois, et je vous dirai tout sur l'Europe. Adieu ! adieu ! »

Je m'arrachai à leurs bras et, sans oser me retourner, m'éloignai aussi vite que je pus jusqu'au coin de la rue où mon frère m'attendait. Il fit avec moi une partie du chemin qui devait me mener à l'endroit d'où le vapeur partait pour New York, m'inculquant des conseils fort avisés pour son

âge, car il n'avait que huit ans de plus que moi¹, et me recommandant encore et encore de prendre soin de moi, ce que je lui promis solennellement, car quel réprouvé ne s'engagerait à s'occuper de soi quand il sait que personne ne le fera à sa place ?

Nous marchâmes encore un peu sans rien dire jusqu'à ce que je visse que ses forces l'abandonnaient — il était alors en mauvaise santé — et, avec une silencieuse poignée de main, nos deux cœurs cognant sourdement, nous nous séparâmes.

C'était le début d'une matinée âpre, froide et humide vers la fin du printemps, et le monde entier était devant moi², s'étirant en une longue rue boueuse bordée de maisons confortables dont les occupants jouissaient de leurs derniers moments de sommeil, sans se soucier du voyageur qui passait. Les gouttes glacées du crachin ruisselaient de ma casquette de cuir et se mêlaient sur mes joues à quelques larmes brûlantes.

J'avais toute la rue pour moi car personne ne bougeait encore, et je poursuivis mon chemin d'une démarche traînante et têtue. Je portais la veste de chasse grise et, à l'extrémité du fusil de mon frère, un petit balluchon de mes affaires. Mes doigts tripotaient tristement la crosse et la gâchette de l'arme, et je songeais que c'était, à l'évidence, la meilleure façon de commencer sa vie — un fusil à la main !

Ne me parlez pas de l'amertume de l'âge mûr et de la vieillesse. Un gamin peut sentir tout cela, et bien davantage, quand le mildiou a attaqué sa jeune âme ; et le fruit qui, chez les autres, ne se flétrit qu'après le mûrissement, chez lui se dessèche au premier bourgeon, avant même la floraison. Et jamais les dégâts de ces rouilles ne se rattrapent : elles pénètrent trop profond et laissent une cicatrice que tout l'air du paradis ne saurait effacer. C'est une chose dure et cruelle que de goûter ainsi dans sa prime jeunesse aux douleurs que seule devrait connaître la maturité vigoureuse, quand le cartilage est devenu de l'os, et qu'on peut se battre pour défendre sa peau, comme on l'a prévu et appris. Car nous sommes alors d'anciens combattants accoutumés aux sièges et aux batailles, et non des novices qu'effarouche le premier choc de l'affrontement.

Enfin je m'embarquai, le vapeur s'éloigna du quai et commença sa descente de l'Hudson. Il y avait peu de passagers à bord, à cause du temps affreux, et presque tous étaient rassemblés autour des poêles dans la cabine de l'arrière. Après

le petit déjeuner, certains se mirent à lire, d'autres piquèrent un somme sur les banquettes ; d'autres encore étaient assis en cercle, silencieux, chacun se demandant sans doute qui étaient ses voisins.

C'était un groupe excessivement morose, et je leur trouvais un regard de pierre et un cœur sec. Je ne pouvais m'empêcher de les haïr presque et, pour ne pas avoir affaire à eux, je montai sur le pont, mais une pluie de grêle m'en chassa. M'avisant enfin que je n'avais pas acheté de billet, je me rendis au bureau du capitaine pour m'en procurer un et découvris avec horreur que le prix du voyage avait été soudainement augmenté ce jour-là, pour la raison que les autres bateaux ne faisaient pas le service ; de sorte que je n'avais pas assez d'argent pour payer mon passage. J'avais cru que le billet ne coûterait qu'un dollar, et je n'avais qu'un dollar sur moi, mais il en fallait deux. Que faire ? Le bateau était parti et il n'était pas question de faire marche arrière ; aussi décidai-je de ne rien dire à personne et d'attendre farouchement qu'on vînt me réclamer mon billet.

Le temps se traîna, languissant, jusqu'à l'après-midi ; une tempête battait le pont sans discontinuer. Mais après le dîner, les quelques passagers, revigorés par le rosbif et le mouton, devinrent un peu plus sociables. Pas avec moi, pourtant, car une odeur de pauvreté s'exhalait de ma personne, et l'on m'observait, solitaire au milieu de la compagnie, d'un œil méchant, froid, soupçonneux. J'éprouvais ce désespoir et cette hardiesse qui sont l'apanage de la pauvreté. Il y avait, sur une jambe de mon pantalon, une énorme pièce, cousue avec soin — car c'était l'ouvrage de ma mère —, mais impossible à dissimuler au regard. Je m'étais jusqu'alors appliqué à la cacher sous les amples basques de ma veste de chasse. Mais à présent, j'étendis effrontément ma jambe, afin qu'ils eussent la pièce sous le nez, et, tout gamin que je fusse, les regardai si fixement qu'ils détournèrent les yeux. Peut-être le fusil que je tenais dans mes poings crispés leur imposait-il le respect, à moins que ce fût quelque chose de mauvais dans mon regard, ou encore mes dents blanches et mes mâchoires serrées ? Des heures durant, je demeurai à dévisager un groupe jovial assis autour d'une table d'acajou, devant des biscuits salés, du fromage, du vin et des cigares. Leur face était enluminée par le bon repas qu'ils avaient fait ; mes traits, pâles, trahissaient un jeûne prolongé. Si l'idée m'était venue de leur proposer de me joindre à eux, si je leur avais appris

Table 963

Note sur la Préface anglaise de « Vareuse-Blanche » 871

Notes et variantes 871

ARTICLES (1847-1849)

Notice 926

Note sur le texte 932

Notes 932

Plan de Manhattan 943

Complément bibliographique 947

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient:

REDBURN

VAREUSE-BLANCHE

ARTICLES
(1847-1849)

Avant-propos

Chronologie

Note sur la présente édition

Notices, notes et variantes

Plan de Manhattan

Complément bibliographique